

Caméra au poing dans le gouffre Raymonde

L'article qui suit a été largement repris d'un article paru dans le n° 41 de *Cinéma Pratique* de juillet-août 1962. Cet article est de la plume de Gérard Propos, ancien président de la Fédération Française de Spéléologie (FFS) et de l'Union Internationale de Spéléologie (UIS), récemment décédé. Il nous a été aimablement transmis par sœur Marie Casteret, dont le père, Norbert, assura la direction technique de la plupart des expéditions dans le réseau souterrain considéré, jusqu'à la fin des années soixante.

PAR LUCIEN GRATTE

Le cadre géographique et historique.

Dans sa partie qui borde le département de la Haute-Garonne, la chaîne axiale pyrénéenne est précédée au nord par un puissant massif, le massif d'Arbas, bien connu des spéléos, qui l'appellent familièrement «la Coume». Il creuse de nombreux gouffres bien individualisés, quoique reliés entre eux par anastomose, suivant la pente générale du massif pour amener les eaux au niveau de la vallée où elles s'échappent par le Goueil di Her.

Dès 1908, Edouard-Alfred Martel effectue une campagne de reconnaissance sur le massif. Il est suivi par Norbert Casteret, qui fait là ses premières armes. Mais l'ampleur de la tâche fait qu'il faut attendre les années précédant la Seconde Guerre Mondiale pour voir les premières explorations. C'est ainsi que deux jeunes gens s'aventurent dans le gouffre de la Henne-Morte dans des conditions très précaires. L'un d'eux, Marcel Loubens atteint en 1946, avec Norbert Casteret et le Spéléo-club de Paris, le fond de ce gouffre à -446 mètres (record du monde de l'époque).

Après la conquête de la Henne-Morte, Norbert Casteret est rejoint par des scouts de Marseille et d'Aix-en-Provence. À la date du tournage du film, en 1961, ces Provençaux totalisent six expéditions successives dans le réseau de la Coume Ouarnède qui accuse alors une dénivellation de 672 mètres.

Les explorations des années 1960

Elles sont calquées sur le modèle des expéditions himalayennes. Camp de base en surface, camps intermédiaires, pointe finale. La progression verticale se fait grâce à des échelles de câbles d'acier diamètre 3 millimètres à barreaux de dural, bricolées au club. Parfois, dans les grands puits, on installe un treuil manuel, bricolé lui aussi. Le spéléo est vêtu d'une banale combinaison de toile non imperméable, chaussé de bottes, et coiffé d'un casque de pilote d'avion récupéré dans les «stocks américains» lourd, malcommode et mal ventilé. Lorsqu'il est treuillé, c'est par l'intermédiaire d'un harnais de parachutiste non modifié. Dans le cas de la Coume, très arrosée, il utilise, plutôt que la lampe à carbure, une frontale électrique sur piles 4,5 volts.

La photographie est couramment pratiquée, facilitée par les ampoules de flashes au magnésium. Le cinéma, lui, est quasi confidentiel. Outre un matériel coûteux et fragile, il implique une «puissance de feu» difficile à mettre en œuvre, surtout dans des cavités comme celles de la Coume. Mais avec l'avènement de la télévision et des actualités télévisées, le public attend des images «qui bougent» et, Gérard Propos ne s'en cache pas, les spéléos ont besoin de monnayer leurs images pour boucler les budgets d'exploration!

La caméra

Le film a été tourné avec une caméra Pathé Webo M16, au format 16 mm (donc film argentique; le numérique, à l'époque, n'existe pas). J'ignore s'il a été sonorisé après montage. Comme l'article de Gérard Propos est peu prolixe sur ce matériel, j'ai demandé à Luc-Henri Fage, qui a commencé sa carrière avec ce type de caméra, de bien vouloir en dire quelques mots.

La Pathé Webo M16 dans ses différentes versions a été fabriquée de 1946 à 1981. À partir de 1964, elle in-

tègre un dispositif de contrôle d'exposition semi-automatique par cellule CdS avec mesure à travers l'objectif, et en 1974, un moteur électrique. Vers cette même période, avec la généralisation du zoom, elle perd sa tourelle à trois objectifs (voir photos page 30).

La caméra utilisée à la Coume est un modèle de 1956. Elle possède une tourelle à trois objectifs et pas de cellule. D'origine, ce sont des objectifs Berthiot de focale 10 mm ouvert à f: 1,9, 25 mm ouvert à f: 1,8 et 100 mm ouvert à f: 3,5. En «équivalent photo 24 x 36» cela donne respectivement 20, 50 et 200 mm de focale. Outre les Berthiot, on peut monter des Méopta ou des Angénieux, comme le 10 mm Angénieux de type «rétrofocus» six lentilles en six groupes, ouvert à 1,8, mise au point fixe avec netteté de 1 mètre à l'infini.

Visée pseudo reflex

La visée est de type pseudo-réflex. En effet, pour éviter le classique et coûteux mécanisme de miroir tournant qui intercepte l'image lorsque l'obturateur est fermé (ce qui donne une visée scintillante), Pathé a disposé une lame mince à 45° dans le faisceau lumineux. Cette lame renvoie environ 10% de la lumière vers un viseur parallèle. Inconvénient: perte de luminosité pour le film. Cette lame est mal protégée, le démontage d'un objectif la rend accessible, et un coup de pinceau malencontreux suffit à la détruire.

Le moteur à ressort se remonte par une manivelle. Remonté à bloc, il déroule du film pendant 25 secondes maxi! On utilise des bobines de 30 mètres (environ 2 minutes 30 secondes de prise de vues). On peut faire

des ralentis ou des accélérés (cadence entre 10 et 80 images par seconde) et même, avec une seconde manivelle, rembobiner le film pour faire des fondus enchaînés. Luc-Henri possède un adaptateur en «oreilles de Mickey» pour utiliser des bobines de 120 mètres mais, de son propre aveu, il n'a jamais réussi à le faire fonctionner... En configuration standard, la M16 pèse 2,700 kg.

Elle vise le créneau des amateurs éclairés. Son prix TTC au catalogue de 1961, avec les trois objectifs décrits plus haut, est de 2683 francs. En tenant compte de l'évolution du coût de la vie, cela représente 3284 euros au 1^{er} janvier 2001, ce qui la met au niveau d'une DV légère professionnelle actuelle mais, dixit Luc-Henri, «cette dernière, on ne risque pas de la balader sous terre sans protection!..»

L'équipe de la Coume Ouarnède utilisait pour l'éclairage un appareil Dimaphot «Ciné Flash Flood 2» à deux ampoules survoltées de 250 watts chacune, alimenté par un jeu de batteries assurant une trentaine de minutes de fonctionnement. Il fallait périodiquement descendre au village recharger sur secteur (les lampes survoltées avaient une grande puissance lumineuse, mais leur durée de vie en était diminuée d'autant).

Des difficultés d'approvisionnement de dernière minute ont fait que le film n'a pu être tourné en négatif, méthode habituelle permettant de multiplier les copies positives, mais directement en Kodak Plus X inversible noir et blanc (la sensibilité n'est pas indiquée: 125 ASA probablement) 600 mètres de film ont été utilisés, seuls 20 à 30% de cette quantité a été retenue pour le



R. Dilandro, en pleine prise de vues, mousquetonné à son échelle souple.
Photo Le Cinéma Pratique.

montage, du fait du mauvais fonctionnement de deux cellules manuelles détériorées accidentellement.

Les cinéastes disposaient enfin d'un robuste pied Gitzo, qui n'a pu être utilisé que dans les premières salles. La quasi totalité du film a été réalisée caméra au poing.

Le tournage

Ce qui suit est tiré de l'article de Gérard Propos: «Il était établi dès le départ qu'il n'était pas question de faire un film en mobilisant un nombre important de participants, mais de ramener un reportage «sur le vif». Les deux cinéastes René Dilandro et André Rispy étaient incorporés aux équipes de pointe à condition de se charger eux-mêmes de leur matériel; la spéléo demeurait le but, et même, en cas de besoin, les opérateurs ciné seraient utilisés sans considération de la prise de vue: il fallait arriver au fond du gouffre, avec ou sans pellicule...»

Extraits du carnet de bord de René Dilandro: «19 juillet 61. Reconnaissance dans le Raymonde et premiers tours de manivelle: cela promet. Trois gars sont passés devant nous sur une étroite corniche, cramponnés de leurs dix doigts à la roche glissante. Il faut que je me débrouille pour passer à mon tour en adhérant d'une main seulement, l'autre tenant la Webo. André, qui est d'habitude du type fonceur, pei-

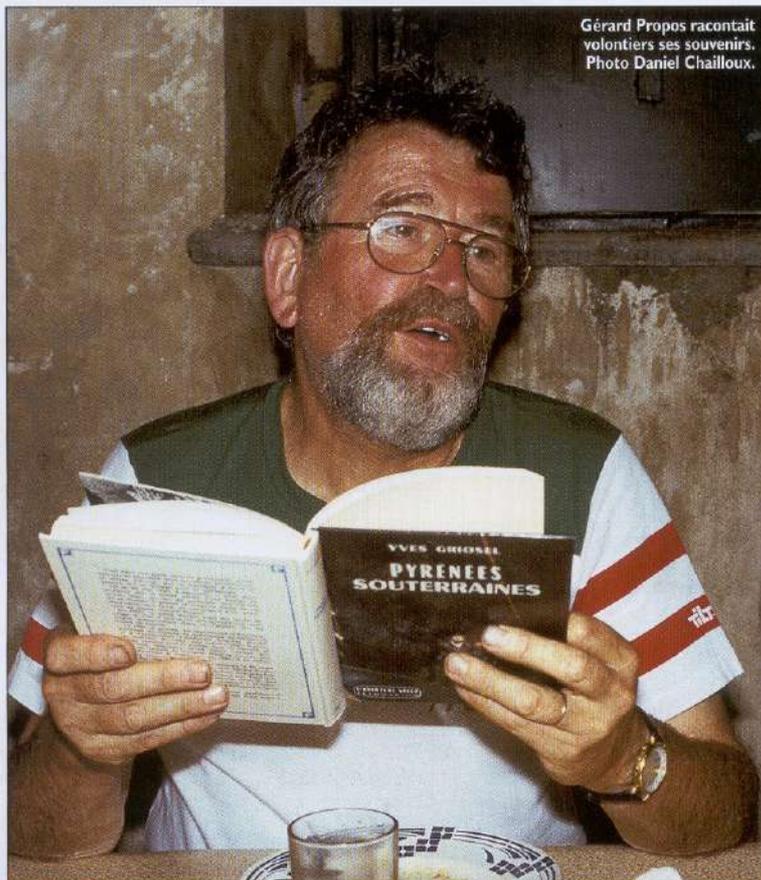
ne sous le sac renfermant les 10 kg d'accus; j'ai réquisitionné sans vergogne, malgré ses protestations, le seul vêtement qui lui restait de sec, en l'occurrence son tricot de corps, pour envelopper la caméra quand nous avons traversé la cascade: le sac plastique n'a pas résisté dans la chatière précédente...

«Première nuit sous terre: comme rien ne presse, nous préférons remettre la remontée à demain... Indiscutablement, les cinéastes ne sont là que pour empoisonner le monde: ils ont troublé le repas des équipiers affamés, et ce n'est que justice s'ils n'ont droit qu'à des restes bizarrement mélangés — sardines à l'huile et crème de marrons — ils ne verront que plus tard, en visionnant les bobines, la copieuse choucroute, mijotée à point sur le camping gaz, et qui apportait sa chaleureuse saveur aux gars fatigués...»

Édification du treuil

20 juillet. Norbert Casteret et son inséparable Joseph Delteil vont surveiller à -15 m l'édification du treuil. J'ai passé une cordelle nylon de 5 mm dans la poignée de la Pathé-Webo, et je la porte sous ma combinaison de toile: quinze mètres d'échelle souple, une plateforme confortable en cornières perforées... Casteret descend la première échelle, les angles sont bons, le recul facile et les premiers mètres de film défilent rapidement. Arrivés à -15 m, nous trouvons le treuil en place. Les batteries sont chargées à bloc. Le Puits Noir est relativement sec, la cascade est actuellement réduite à un mince filet. La tentation est trop forte d'effectuer une descente, d'autant qu'entre chaque séance, il faut recharger les accus au village de Labaderque...

Je descends le premier pour pouvoir filmer du bas du puits, à -100 m, l'arrivée de mon second; j'enfile rapidement le harnais de para, quitte la plateforme et arrive sans encombre, quelques minutes plus tard, au bas des 85 mètres d'échelles qui se balancent dans le gouffre. Le câble remonte. Rispy s'équipe à son tour et se laisse descendre, prêt à jouer les vedettes... Las! Entre temps, par suite des orages en surface, la cascade s'est remise à déborder et Rispy arrive au bas du Puits Noir après avoir essayé une douche glacée et prolongée contre laquelle sa mince combinaison de toile ne lui a fourni aucune protection. Pendant ce temps, j'en suis réduit à courber les épaules en serrant ma Webo



Gérard Propos racontait volontiers ses souvenirs. Photo Daniel Chailloux.

au creux de l'estomac, pour lui assurer un abri précaire contre les chutes d'eau.

Une anfractuosité constitue néanmoins une sorte de niche relativement épargnée, à partir de laquelle l'objectif de 10 mm embrasse presque tout le puits; je m'y réfugie, les deux réflecteurs rapidement montés illuminent brutalement les parois ruisselantes et aussitôt le moteur de la Pathé ronronne docilement; Rispy, contraint d'évoluer sous la cascade pour rester dans le champ, le visage blême de froid, commence à trouver que le cinéma, ce n'est pas si «marrant» que cela. Quelques gros plans explicatifs — manœuvres de cordes — sont rapidement enregistrés et Rispy qui a de plus en plus froid demande à remonter au plus vite. Je conserve avec moi la caméra et l'éclairage pour essayer de filmer la remontée, et je réussis effectivement, en calant les réflecteurs contre un bloc de roche, à tourner encore quelques mètres. Pendant que Rispy arrive à la plateforme à -15 m, non sans se faire copieusement doucher tout au long de la remontée, je remballer le matériel et j'attends le retour du câble en considérant avec précaution les deux sacs que je dois convoier en surface, l'un fragile contenant la caméra roulée dans ma veste en duvet et protégée par un nouveau sac plastique; l'autre, excessivement lourd, comportant les batteries du Dimaphot.

La position est intenable!

Le harnais de para comporte deux anneaux servant à l'attache du parachute ventral. Les deux sacs de matériel sont accrochés à ces anneaux. Malheureusement, les deux sangles qui relient le harnais aux suspentes sont beaucoup trop longues pour l'usage que nous en faisons. De sorte que lorsque j'arrive vers -30 dans le Puits noir, sous le ressaut duquel jaillit la cascade, le haut des sangles s'y coince. Paralysé par les deux sacs, je ne peux rigoureusement rien faire pour éloigner le câble de la fissure.

Je commande une série de manœuvres au sifflet — montez — descendez — montez — mais sans succès, et la position devient rapidement intenable. Je suis complètement trempé, l'eau glacée s'engouffre dans les manches et l'encolure de ma combinaison et ressort par les boîtes; à ce régime, mes muscles noués par le froid refusent rapidement tout service. Pendant 25 minutes qui me semblent un siècle, incapable de modifier en quoi que ce soit ma situation, claquant des

dents, je subis la loi du gouffre... À chacun de mes mouvements désordonnés, les sacs cognent et raclent contre la paroi, et je n'arrive pas à me rendre compte si celui de la caméra n'est pas déjà plein d'eau... Puis j'en suis au point d'hébété où la chute pure et simple de la Webo le long des 85 mètres du puits me laisserait indifférent... C'est enfin Guy, lequel se trouve providentiellement à -15 m, qui empoigne l'échelle, dégringole jusqu'au ressaut de -30 m, et se tenant d'une main au mince barreau de dural, les pieds arc-boutés contre la paroi, réussit à dégager les sangles... La montée reprend, enfin!

24 juillet. Une équipe qui a poussé jusqu'à -300 m va retourner se reposer au camp I, à -285 m. Je décide de profiter de ces circonstances pour effectuer le plus possible de vues. Il nous faut six heures pour rallier le camp. Nous devons y retrouver les cinq hommes de l'équipe de pointe, donc filmer les scènes de ce campement insolite, après quoi nous remonterons ensemble, ce qui me permettra, malgré l'interdiction de principe, de nous faire aider pour ramener les accus en surface.

18 heures. Les puits successifs sont descendus sans encombre, les mêmes manœuvres sont répétées à chaque ressaut. Je descends d'abord à vide, et sitôt arrivé, je rappelle la double corde: sur le brin demeuré en leur possession, André et Francis! un jeune garçon qui est avec nous pour la journée, amarrent les uns après les autres les sacs à matériel, et je freine au mousqueton, sur le deuxième brin, la descente des colis. Après quoi, André et Francis descendent à leur tour. Et on recommence au puits suivant... En voyant se balancer dans le vide le kit-bag qui contient ma Pathé, je ne peux m'empêcher de penser au soin jaloux dont je l'ai entourée avant d'en faire la compagne de nos pérégrinations souterraines...

En levant la tête, je vois le sac descendre par à-coups, se coincer dans les anfractuosités de la roche, puis, libéré par une secousse sans douceur sur la corde, plonger vers moi sans égard pour son contenu; parfois, le freinage intervient trop tard, la distance est mal calculée, et le colis atterrit brutalement sur la corniche. D'autres fois, une vasque pleine d'eau, conséquence du filet qui dégouline de puits en puits, stagne au pied de l'échelle, et le kit-bag ne peut l'éviter. Tout ce que je peux faire est de l'en sortir le plus vite possible pour éviter un bain trop prolongé... À une halte, je sors d'une poche le petit blaireau à dépoussiérer les objectifs, mais cet accessoire nous paraît tellement ridicule, en face des kilos d'argile qui nous imprègnent, que nous éclatons tous trois d'un immense rire...

Tout est prétexte à filmer

Nous sommes arrivés au camp I que l'équipe de pointe occupe déjà: sans prendre le temps de nous reposer, nous déballeons fébrilement notre matériel car tout, autour de nous, est prétexte à filmer, la présence insolite des tentes dans cette galerie, les voûtes déchaquetées par l'érosion, le morceau de ravitaillement le long d'une paroi, le gars qui s'active autour du réchaud à butane, la barbe photogénique d'un autre...

Les deux paraboles du Ciné Flash Flood libèrent leurs 500 watts et le camp prend un aspect irréel, fantastique, des ombres démesurées glissent sur les parois, la roche révèle sous la lumière crue l'incroyable richesse de coloris de ses oxydes; les contours s'accroissent, les différents plans se détachent, découpés et soulignés par la brutalité des deux lampes floods survoltées.

Précis, avares des secondes qui s'écoulent, car notre réserve d'éclairage à pleine puissance

➔ n'est que d'une trentaine de minutes (et encore, quand le sac des batteries n'a pas subi de plongeon interpestif), nous enchaînons les plans les uns après les autres. Quelques instants plus tard, huit hommes fourbus se répartissent dans les deux tentes et se glissent dans les sacs de couchage en tergal avec le sentiment que rien au monde ne les fera plus sortir de cet abri douillet...

L'appareil utilisé, nous l'avons vu plus haut, est une Pathé de série sortie d'usine en 1956, et qui avait déjà été largement utilisée avant de descendre sous terre. C'est donc du matériel amateur soumis à des conditions exceptionnelles. Les cinéastes de la Coume en tirent l'analyse suivante: «le boîtier métallique a résisté à de nombreux chocs sans déformation ni fêlures, et l'émaillage lui-même n'a pas trop souffert et a retrouvé son aspect initial après un nettoyage énergique, à part quelques éraflures sur les angles vifs. La visée reflex s'est avérée indispensable pour ce genre de travail. Il est à signaler que, malgré nos vives appréhensions, la lame reflex ne fut jamais recouverte de buée, ce qui laisse supposer que le boîtier est resté constamment étanche (*Luc-Henri pense que les spéléos de la Coume ont eu beaucoup de «bol»*). Le moteur, de son côté, a droit tout particulièrement à nos éloges.»

Variation de cadence

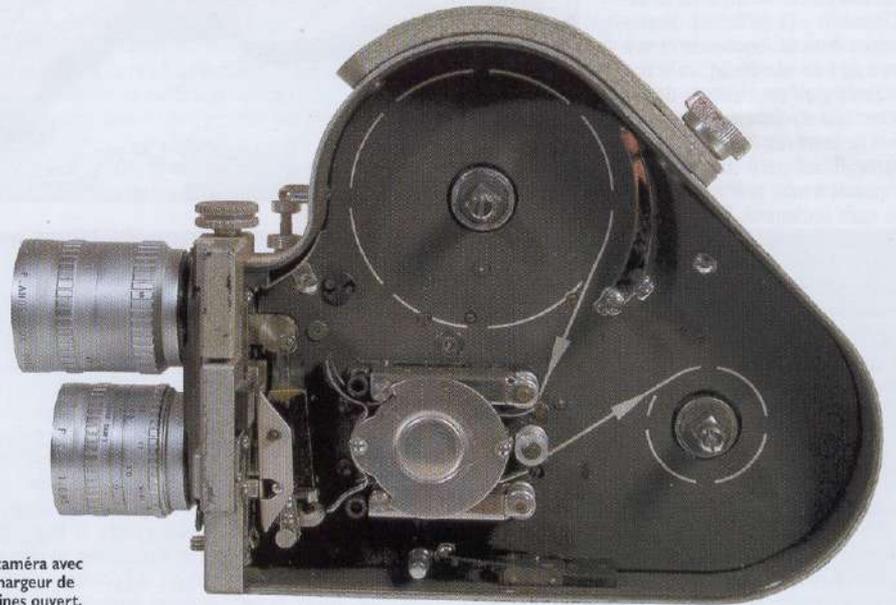
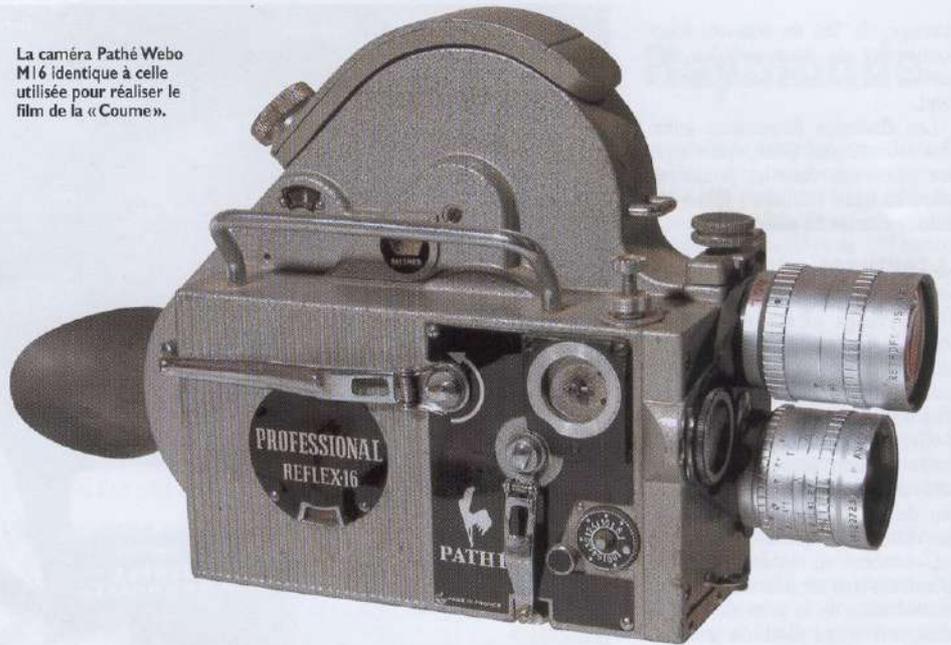
Nous n'avons observé aucun fléchissement, aucune variation de cadence, malgré le froid et l'eau. Les risques qui ont été pris en transportant la caméra sans emballage pour pouvoir la mettre rapidement en action auraient été réduits à néant si le temps ainsi gagné avait été perdu en minutieux réglages avant chaque scène. Avec un peu d'habitude, et le milieu stable l'y autorisait, il devenait possible d'apprécier l'ouverture sans se référer à la cellule; de même pour les distances.

Deux films ont été déjà terminés: le premier composé de flashes est passé au journal télévisé de la R.T.F. (Radio Télévision Française). Le second, dans une version provisoire, a permis de présenter le film, en privé, aux membres de l'expédition, et aux différentes personnes intéressées par la spéléologie pyrénéenne. Un troisième montage est actuellement en cours pour donner au film sa forme définitive, et il doit être complété par quelques prises prévues au cours de la prochaine campagne...»

Un bond prodigieux

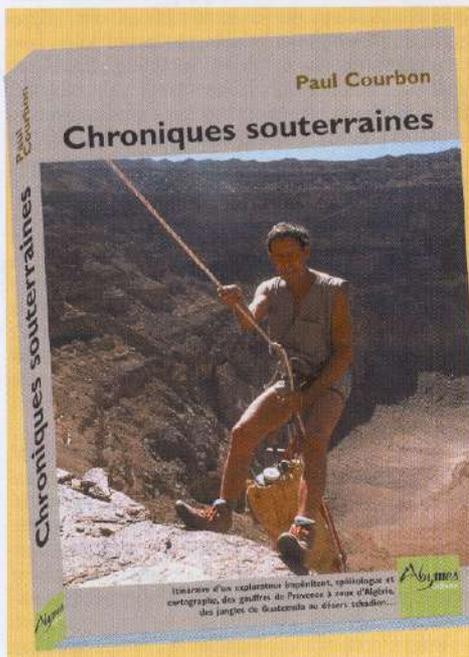
Ainsi conclut Gérard Propos. Il faut le dire, le cinéma souterrain a fait un bond prodigieux depuis ces temps héroïques, et il n'y a plus un domaine, y compris le cinéma de fiction ou de reconstitution historique, qu'il n'ait abordé. Les spéléos-plongeurs ont filmé au

La caméra Pathé Webo M16 identique à celle utilisée pour réaliser le film de la «Coume».



La caméra avec le chargeur de bobines ouvert.

PHOTOS LUC-HENRI FAGE



Extrait de la quatrième de couverture:
 «La manière d'agir de Paul Courbon étonne: il bouscule les conventions, s'invite là où il veut aller, et, en cas de refus, pirate sans vergogne, ce qui lui donne une réputation sulfureuse dont il se gausse. Servi par son œil de professionnel, il rétablit la vraie profondeur de beaucoup de gouffres surcotés, ce qui ne manque pas de faire grincer des dents. Son domaine d'excellence, ce sera la répétition des grands gouffres, mais en solo, portant seul tout son matériel et ressortant dans la foulée, pulvérisant au passage les temps de parcours des équipes qui l'ont précédé, et laissant incrédule le petit monde spéléo. C'est un compétiteur, quand bien même la compétition sous terre n'existerait pas! Ce livre est le récit tumultueux d'une passion dévorante, à laquelle Paul Courbon a tout subordonné. Une passion qui en retour lui a offert ses plus grandes joies, et rempli sa vie à ras bord.»

Georges Marbach

Couv. couleur, pelliculage mat, 256 pages, 17 x 24 cm, sur bouffant extra, nombre ill. noir et blanc (photos et topos), PRIX 19 € TTC
 ISBN 2-915166-01-3
 Adresses des points de vente:
www.abymes.com



fond des siphons les plus profonds et les plus longs. Les explorateurs ont ramené des images des antipodes, des fabuleux gouffres de Nouvelle-Guinée à ceux de la Terre de Feu. Même la télévision diffuse régulièrement des reportages réalisés par des spéléos du monde entier.

Mais même si la technologie a évolué, même si les moyens modernes de communication se sont mis en place, «l'esprit de la Coume» demeure. La vedette reste la caverne.

Et le film de la Coume, me direz-vous, qu'est-il devenu? Nous ne le savons pas, et nous travaillons à retrouver sa piste. Peut-être est-il proche, le jour où il sera de nouveau projeté? La grotte s'inscrit dans la durée. Pour elle, le temps ne compte pas. ➔

L: sans doute Francis Bugat?

Remerciements à André Juanola, collectionneur, qui a retrouvé le n° 41 de «Cinéma Pratique»; sœur Marie Casteret, qui a en charge l'immense patrimoine laissé par son père; Luc-Henri Fage, explorateur, cinéaste des profondeurs, organisateur de «Spéléovision» manifestation internationale consacrée au cinéma spéléologique.